

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique

On trouve parfois dans les journaux étrangers des entrefilets qu'il fait plaisir de reproduire. Il vient de m'en tomber un sous la main, dont je vais vous signaler la teneur en quelques mots. Elle fait honneur au corps de la police à cheval du Nord-Ouest Canadien et, à cet égard, je cite quelques faits avec d'autant plus de satisfaction que l'acte accompli est méritoire, et que, trop souvent, on blague nos agents de la force publique. Par ce qui suit, on verra qu'au Canada tous les "policemen" ne sont pas des élèves des légendaires carabiniers d'Offenbach.

Donc, s'il faut en croire la "Justice", organe américain, le récent rapport envoyé par la police à cheval du Nord-Ouest, contient le récit d'un voyage unique de 1,300 milles, fait par le caporal Field, du fort Chipecan, en sa seule compagnie d'un fou.

Le 2 février dernier, au moment des plus grandes neiges et des froids polaires, Field, reçu l'ordre de se rendre au nord, avec deux traîneaux à chiens, pour en ramener un fou furieux et redoutable, qui avait perdu la raison en accomplissant une oeuvre de mission. Pendant quatorze jours le policier lutta contre l'inclémence du climat et arriva enfin à destination. Après 3 jours de repos, avec son triste compagnon, il revint sur ses pas. Le fou fut pris d'une crise effrayante dans la solitude d'un désert de glace, et le policier, tout seul à lui faire face, dut le maîtriser. Il le fit avec patience et si bien, qu'il ramena dans les meilleures conditions possibles son prisonnier peu commun. Voilà à n'en pas douter un "policeman" qui mérite des éloges, et de la part de ses chefs et de celle du public.

* * *

L'Angleterre, nul n'en ignore, est malgré son aristocratie, malgré sa haute finance, le pays, où par excellence, prospèrent les idées les plus démocratiques. Il était donc naturel que dans la patrie des Stephenson, des Watt et de tant d'autres artisans célèbres, le simple ouvrier jouît tout d'abord de la considération qui lui revient. C'est précisément ce qui s'est produit de la Manche au nord de l'Ecosse. Partout, dans le Royaume-Uni, depuis quelques années, les patrons, conscients de ce qu'ils doivent à leurs employés, s'ingénient à améliorer le sort de ces derniers. Ainsi, naguère, et je cite cet exemple avec complaisance, parce qu'il a une haute portée morale, plusieurs industriels londoniens ont fait passer du domaine de la théorie dans celui de la pratique, ce que les fils d'Albion appellent des "boîtes à suggestions". Essentiellement, voilà en quoi elles consistent, et le motif qui les a fait employer.

Au cours des opérations de fabrication, on s'était aperçu que, fréquemment, l'ouvrier à force de s'occuper d'une machine et de sa production, en arrivait à améliorer certains "processus". Même, des additions ou des soustractions faites à des machineries, le furent de par les conseils d'ouvriers habiles ; et non sans avantages pour les patrons. Donc, un beau jour, qui fait autant honneur aux ouvriers qu'aux patrons, ceux-ci, mirent à la disposition de ceux-là le moyen d'aider à l'expansion manufacturière du pays, tout en étant rémunérés de leurs louables efforts.

Des boîtes très semblables à nos urnes électorales, furent donc mises dans les ateliers, avec prière aux ouvriers de leur confier par écrit toutes explications, qui, selon eux, pourraient contribuer au perfectionnement du matériel ou de l'administration de l'établissement auquel ils étaient attachés.

Or, le résultat obtenu de ce chef fut déplorable. Malgré les fortes primes que les patrons offraient à leurs collaborateurs, ces derniers exprimèrent des vues tellement saugrenues, tellement peu pratiques, que le fameux concours de suggestions d'atelier, se convertit en un colossal fiasco.

Les Américains, toujours sur le qui-vive, lorsqu'il s'agit de nouveautés de ce genre, refirent chez eux la même expérience. Hélas ! si chez nos voisins les résultats furent meilleurs, ils laissèrent encore beaucoup à désirer. On en conclut, très logiquement du reste, que l'ouvrier ne peut résoudre

des problèmes importants. Il fallait s'y attendre, puisque les connaissances l'ordre supérieur requises dans ce mode de travail, lui font quasi totalement défaut.

De longues années s'écouleront, fort probablement, avant que les modestes travailleurs satisfaits de leur sort, puissent aborder les grandes abstractions.

Doivent-ils s'en plaindre ? Non, sans doute, s'ils pensent à tous les ennuis et aux multiples soucis qui accablent leurs employeurs. Que, s'ils ne me croient pas, qu'ils veuillent bien relire la fable : "Le financier et le savetier" de l'immortel bonhomme LaFontaine, lequel n'était pas seul à avoir les idées qu'il exprime si bien. N'est-ce pas son contemporain Boileau qui a dit :

Heureux est le mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré.

Tout comme à l'époque où les génies du grand siècle les écrivaient, ces pensées morales conviennent encore à l'humble enfant des masses.

Et, maintenant, chers lecteurs, si, après vous avoir entretenu du travail pacifique, je vous disais quelques mots de l'horrible et sanglante besogne des armées en campagne, m'en voudriez-vous ?

Oui, et non, n'est-ce pas ? C'est que, voyez-vous, je vous connais de longue date, bien que le nom mis au bas de ces lignes ne vous dise pas grand chose.

* * *

Dans un de ses moments d'emportement qui, chez lui, se répétaient fréquemment, Bismarck, le Bismarck de la dépêche d'Ems, le chancelier de fer, de l'empire allemand, dit un jour : "Quand mon ennemi est en mon pouvoir, je considère qu'il est de mon devoir de l'anéantir". Ces paroles, lorsque je me les rappelle, me donnent toujours la vision d'un champ de bataille. Le coup d'oeil est atroce : chevaux éventrés, hommes déchiquetés, canons démolis, villages en feu à l'horizon, et du sang partout, voilà ce que je vois en évoquant ces vilaines scènes indignes de l'humanité.

Parfois, un grand diable d'homme, botté, moustachu, le casque prussien sur le crâne, un vrai tigre du monde des primates, passe au milieu du carnage un sabre rouge en main, et, quand un pauvre blessé lui tend les bras, froidement, le monstre le transperce et le cloue au sol. Ainsi se matérialise, aux yeux de votre serviteur la phrase de Bismarck ; de Bismarck, dont le fantôme abhorré traversera les âges, en accomplissant son oeuvre inqualifiable. Et dire qu'il a fait école, l'ancien interlocuteur tragique du brave petit Thiers. Oui, il a fait de bons élèves jaunes. Qu'on le demande plutôt au maréchal Oyama, commandant en chef en Mandchourie, des armées de sa majesté Nipponne ?

Moukden, l'autre jour ; sept cent mille hommes s'entr'égorgeant ; Kouropatkine battu ; Liniévitch le remplaçant et la retraite russe sur Kharbine se continuant en débandade ; tel est brièvement l'état des choses sur le coin éloigné du globe où l'on se tue. Quand on pense que des optimistes, (il y en a toujours) prédisaient une durée de six mois au plus, à la guerre russo-japonaise ! En voilà quinze qu'elle dure ; et des rivières de sang ne cessent pas de couler vers les grands fleuves boueux de là-bas ; sous des pruniers fleuris, ou parmi les neiges homicides, et cela continue...

* * *

A prendre connaissance des hétéroclites qui se multiplient en Extrême-Orient, on serait tenté de croire, qu'enfin, écoeuré, l'homme renoncera à la guerre. Il n'en est rien.

"La guerre périra par la guerre", a dit quelqu'un, l'histoire répond : peut-être ! Car, il faut en convenir, cette phrase menue a quelque chose de sibyllique qui ne dit rien de bon. Certes, la guerre pourra périr par la guerre, mais, probablement, quand il n'y aura plus d'hommes. C'est désolant, à en faire croire que toute notre civilisation, toutes nos hautes conceptions morales, ne sont qu'un mythe ; puisque, sur un signe, lâches que nous sommes, nous jetons loin de nous l'outil-gagne-pain et prenons un fusil de guerre.

Ce que j'avance ici, est tellement vrai que, parce que l'Orient est à feu et à sang, l'Europe frémit et commence à avoir le prurit morbide des luttes à

outrance, des saignées dont chaque page de son histoire est teinte.

* * *

Pour nous qui vivons dans le pays le plus tranquille de l'univers, bien des événements diplomatiques importants passent sans que nous nous en soucions. Nous sommes, il faut le reconnaître, une nation de commerçants ; mais de commerçants d'autant plus favorisés, que nous n'avons pas à nous occuper de défendre notre coffre-fort ; l'Angleterre s'étant, jusqu'à ce jour, chargée de ce soin. Autant que possible, profitons de cette bonne fortune. Elle pourrait ne pas être éternelle.

Je disais il y a un moment, que l'Europe est inquiétée par certains froissements de chancelleries ; il y a peut-être de quoi.

Vous n'êtes pas sans savoir ce qu'est une querelle d'Allemand. Eh bien ! un Allemand, le grand chef de l'Empire Germanique, Guillaume II, fait montre de ce temps-ci, "pro populo", de l'état d'esprit qui a valu à son peuple la renommée universelle, et peu enviable, que l'on sait. Comme il a accoutumé de le faire depuis son avènement, le moderne Lohengrin, joue son rôle appuyé sur un glaive et les moustaches en croc. Fort heureusement, ses attitudes à la Don Quichotte, n'effrayent personne.

Voilà trois-quarts de siècle, pour le bien de l'Europe, la France commença à verser des flots de sang et d'or, à sacrifier ses plus nobles enfants pour détruire le repaire de pirates qu'était Alger. Peu à peu, l'Algérie devint (au prix de quels sacrifices ?) une colonie française policée, d'où les pillards de caravanes disparurent à jamais. Or, à côté de ce territoire bien administré, le Maroc demeure réfractaire à tout progrès, menace sans cesse la tranquillité générale ; bref, fait tâche en face de Gibraltar. Naguère, c'était presque hier, l'Angleterre et la France, les deux principales intéressées à la politique chériffienne signèrent une entente. Enfin, comme le sultan de Fez aime les emprunts et que la République française est riche et forte, tout semblait aller pour le mieux. Avec quelque douceur, l'Angleterre y consentant, MM. Delcassé et Cie allaient faire oeuvre humanitaire et intelligente ; en un mot, allaient relever le Maroc aux yeux du monde. Un incident tout récent, semble, paraît-il, nuire à cette combinaison.

En effet, ces jours derniers, Guillaume en visite à Tanger (il se ballade peut-être trop ce monarque convalescent à perpétuité) a déclaré qu'il ne veut rien savoir de l'accord franco-anglais, et que sa majesté Moulaï-Abdul-Aziz n'agira que sur des ordres venus de Berlin.

On avouera que c'est raide, et que la paix du monde pourrait bien être compromise par le langage outré du monarque teuton.

Comme réponse à ces airs de matamore, le roi Edouard VII vient de passer une heure à Paris, avec le président Loubet. Quant aux Etats-Unis, tout porte à croire qu'ils déclineront poliment de s'associer à la politique gloutonne de l'Allemagne.

Pendant que les monarques du vieux continent villégiaturent, et mettent en émoi leurs sujets ; aux Etats-Unis, le président Roosevelt, père de famille sensé et honnête citoyen, dédaigne nos voies ferrées du nord, et, sans apparât, s'en va vers l'ouest chasser pendant deux mois dans les montagnes Rocheuses.

* * *

J'ai dit un mot de la chasse présidentielle américaine, j'achèverai cette chronique par une anecdote de chasseur oriental. Je la tiens d'un Syrien de mes amis. La voici en peu de mots : Certain jour au désert d'Arabie, un corbeau, (le père des corbeaux sans doute) vulgaire et noir comme la nuit, vit une perdrix qui, gracieusement, se promenait sur le sable brûlant. L'oiseau des Parques marchait assez bien à cette époque reculée, dit l'histoire. Cependant, comme il s'était amouraché de la gentille allure du gallinacée qui, de nos jours, finit parfois sur un lit de choux ; notre corbeau se mit à imiter tant et si mal la marche de son modèle, que... depuis, tous les corbeaux se promènent abominablement comme l'on sait.

Moralité, soyons naturels avant tout.

PAUL DESMORIN.